

Heidegger, Nietzsche II,

trad. P. Kolonowski, Paris 1971, p 207-211

Introduction.

La pensée de Nietzsche est d'ordre métaphysique conformément à toute pensée occidentale depuis Platon. Anticipons ici, de prime abord, arbitrairement en apparence, le concept de l'essence de la métaphysique, et laissons dans l'ombre l'origine de cette essence. La métaphysique est la vérité de l'étant en tant qu'un tel dans sa totalité. La vérité apporte ce que l'étant est (*essentia*: *Seiendheit*, la propriété d'être), le fait qu'il est et comment il est dans sa totalité, dans le non-occulté de l'Idée, de la perception, du représenter, de la conscience, de l'être conscient. Le non-occulté, cependant, se transforme soi-même conformément à l'être de l'étant. La vérité se détermine en tant que semblable non-occultation dans son essence, qui consiste dans le dévoilement, à partir de l'étant même qu'elle admet, et selon l'être ainsi déterminé elle façonne la structure, à chaque fois donnée, de son essence. C'est pourquoi la vérité dans son propre être est historique.

La vérité demande à chaque fois une humanité par laquelle elle soit structurée, fondée, communiquée et ainsi conservée. La vérité et sa conservation sont par essence, et cela historiquement, inséparables. De la sorte une humanité assume à chaque fois la décision sur la manière, à elle attribuée, d'être au sein de la vérité de l'étant. Celle-ci est dans son essence historique, non parce que l'être-humain s'écoule dans la succession temporelle, mais parce que l'humanité reste transférée (trouvant sa destination) dans la métaphysique et que cette dernière est seule capable de fonder une époque pour autant qu'elle fixe une humanité dans la vérité (prononcée) sur l'étant en tant que tel dans sa totalité, et de la sorte l'y retient [*anhält*].

La propriété d'être [*Seiendheit*] : ce que l'étant est en tant que tel et la totalité de l'étant; le *fait* que l'étant est dans sa totalité et *comment* il l'est, ensuite la sorte d'essence de la vérité et l'histoire de la vérité et enfin l'humanité transférée en elle pour la conservation de la vérité circonscrivent sous cinq aspects ce en quoi l'essence unitaire de la métaphysique se déploie et se ressaisit toujours.

La métaphysique en tant que la vérité de l'étant appartenant à l'Être n'est jamais d'abord l'opinion ni le jugement d'un homme, jamais non plus la simple construction doctrinale par laquelle s'exprime une époque. Tout cela l'est également, mais toujours en tant que la conséquence supplémentaire et dans l'œuvre extérieure. Cependant la manière dont un esprit, appelé à la sauvegarde de la vérité, en assume, sous une forme rare, la structuration, le fondement, la communication et la conservation dans le projet existentiellement et extatiquement anticipateur, et ainsi désigne et préfigure à une humanité sa place à l'intérieur de l'histoire de la vérité, délimite ce que l'on peut nommer la *position métaphysique fondamentale* d'un penseur. Si pour cette position la métaphysique appartenant à l'histoire de l'Être même est dénommée du nom d'un penseur — métaphysique de Platon, métaphysique de Kant —, cela ne veut pas dire que la métaphysique serait à chaque fois la production ou la propriété ou même l'illustration de ces penseurs en tant que personnalités de la création culturelle. Cette dénomination signifie que les penseurs sont ce qu'ils sont, pour autant que la vérité de l'Être s'en est remise à eux pour dire l'Être, soit à l'intérieur de la métaphysique *l'Être de l'étant*.

A partir de l'ouvrage *L'Aurore* (1881), la clarté se répand sur le chemin métaphysique de Nietzsche. La même année — « à 6 000 pieds au-dessus de la mer et beaucoup plus haut par-delà toutes choses humaines! » — lui vient l'intuition de l'« Éternel Retour ». Depuis lors, pendant près d'une décennie sa marche se poursuivra dans la plus éclatante clarté de cette expérience. Zarathoustra prend la parole. Docteur de l'Éternel Retour, il enseigne le « surhomme ». Le savoir s'éclaire et s'affermir selon lequel le caractère fondamental de l'étant serait « Volonté de puissance » et d'où procéderait toute interprétation du monde dont le genre serait d'instituer des valeurs. L'histoire européenne dévoile son trait fondamental en tant que « nihilisme » et pousse dans la nécessité d'une « transvaluation de toutes les valeurs jusqu' alors ». L'institution nouvelle des valeurs à partir de la Volonté de puissance désormais résolument avouée, exige en tant que législation sa justification propre à partir d'une nouvelle « justice ».

Durant cette période la plus haute de Nietzsche, la vérité de la totalité de l'étant en tant que tel se veut convertir en parole dans sa pensée. L'un après l'autre les plans de développement se relaient. L'un après l'autre les projets dévoilent la structure de ce que le penseur veut dire. Tantôt c'est la « Volonté de puissance » qui forme le titre conducteur, tantôt l'« Éternel Retour », tantôt la « Transvaluation de toutes les valeurs ». Là où l'un des mots clés est rejeté, il réapparaît pour titre de la conclusion de l'ensemble ou pour sous-titre du titre principal. Cependant tout projet tend à l'éducation des hommes qui « entreprendront la transvaluation en soi » (XVI, 419). Ce sont les « nouveaux véridiques » (XIV, 322) selon une vérité nouvelle.

Ces plans et projets ne sauraient tenir lieu de signes de ce qui n'a pu être exécuté ni surmonté. Leurs alternances ne témoignent pas d'une première tentative et de son incertitude. Ces esquisses sont non pas des programmes mais le supplément dans lequel ont été consignés les itinéraires, passés sous silence mais précis, que Nietzsche dut parcourir dans le domaine de la vérité de l'étant en tant que tel.

« La Volonté de puissance », le « nihilisme », l'« Éternel Retour du Même », le « Surhomme », la « Justice » sont les cinq termes fondamentaux de la métaphysique de Nietzsche.

« La Volonté de puissance » désigne l'être de l'étant en tant que tel, l'*essentia* de l'étant. « Nihilisme » est le terme pour l'histoire de la vérité de l'étant ainsi déterminé. L'« Éternel Retour du Même » exprime la manière dont l'étant dans sa totalité est l'*existentia* de l'étant. Le « Surhomme » caractérise cette humanité qui est requise par cette totalité. « Justice » est l'essence de la vérité de l'étant en tant que Volonté de puissance. Chacun de ces termes fondamentaux nomme dans le même temps ce que désignent les autres. Ce n'est que si *ce qu'ils* disent (chacun en particulier) est *pensé* à chaque fois dans le contexte de tous, que la force dénomminatrice de chaque terme fondamental est pleinement épuisée.

L'essai suivant d'interprétation ne saurait être médité de façon satisfaisante qu'à partir de l'expérience fondamentale de *L'Être et le Temps*. Elle consiste dans la perplexité, sans cesse croissante, mais en certains endroits peut-être s'éclaircissant, face à l'événement unique, à savoir que dans l'histoire de la pensée occidentale dès le commencement l'être de l'étant a été sans doute pensé, que la vérité de l'Être en tant qu'Être demeure cependant non pensée et qu'elle n'est pas seulement refusée au penser, mais que la pensée occidentale en tant que la métaphysique dissimule proprement, bien qu'à son insu, l'événement de ce refus.

Pour cette raison, il faudra que l'interprétation suivante de la métaphysique de Nietzsche tente tout d'abord, à partir de ladite expérience fondamentale [l'Être et le Temps] de re-penser la pensée de Nietzsche en tant que métaphysique, c'est-à-dire à partir des traits fondamentaux de l'histoire de la métaphysique. Cette tentative d'interprétation tend pour cela à un but proche et au but le plus lointain qui puisse être réservé à la pensée.

Aux environs de 1881-1882, Nietzsche écrit dans son carnet : « Le temps vient où le combat pour la souveraineté planétaire sera livré — il le sera au nom de doctrines fondamentales philosophiques » (XII, 207). C'est à cette époque que Nietzsche commence à se faire une notion et à parler de ces doctrines fondamentales. Que celles-ci se dégagent de haute lutte dans une continuité et d'une manière qui leur sont propres n'a pas encore été considéré. C'est pourquoi aussi la question n'a pas non plus été posée de savoir si cette continuité n'aurait pas nécessairement sa raison dans l'unité d'essence de ces doctrines. Savoir en effet si la manière dont ces doctrines arrivent à se dégager met en lumière leur unité d'essence, voilà qui exige une réflexion particulière. L'unité cachée des « doctrines philosophiques fondamentales » constitue la structure essentielle de la métaphysique nietzschéenne. Sur le terrain de cette métaphysique et selon le sens de celle-ci se déploie l'histoire probablement longue de l'achèvement des Temps modernes.

Le but prochain de la méditation ici tentée est de connaître l'intérieure unité de ces doctrines fondamentales. Pour cela il faut que chacune de ces « doctrines » soit connue et décrite séparément. Toutefois le fondement (commun) qui les unit reçoit sa détermination à partir de l'essence de la métaphysique en général. Ce n'est que si l'époque qui débute arrive à se maintenir sans réserve ni dissimulation sur ce fondement qu'elle sera capable de livrer le « combat pour la souveraineté planétaire » par cette suprême *conscience* correspondant à l'Être lequel porte cette même époque et règne à travers elle.

Le combat pour la souveraineté planétaire et le déploiement de la métaphysique qui le soutient mènent à son achèvement une ère universelle de la Terre et de l'humanité historique : car ici se réalisent des possibilités extrêmes de la domination universelle et de la tentative entreprise par l'homme de décider exclusivement ce qu'il en est de sa propre essence.

Toutefois dans le même temps que s'achève l'âge universel de la métaphysique occidentale, se détermine dans le lointain une position fondamentale historique qui, *postérieurement* à la décision de ce combat pour l'exercice de la puissance sur

la Terre, ne peut plus inaugurer ni assumer le domaine d'un combat. La position fondamentale en laquelle s'achève l'âge de la métaphysique occidentale se voit, pour sa part, engagée dans un conflit d'une tout autre nature. Le conflit n'est plus le combat pour la maîtrise de l'étant. Cette maîtrise s'interprète et se dirige aujourd'hui partout « métaphysiquement », mais d'ores et déjà sans du tout avoir surmonté l'essence de la métaphysique. Le conflit revient à une explication mutuelle (soit à un règlement de compte) entre la puissance de l'étant et la vérité de l'Être. Préparer ce règlement de compte est le but le plus lointain auquel tend la méditation ici tentée.

A ce but le plus lointain se subordonne celui-ci, proche, de méditer l'intérieure unité de la métaphysique nietzschéenne en tant que l'achèvement de la métaphysique occidentale. Le but le plus lointain se situe sans doute dans l'ordre de succession des événements et des situations démontrables et prévisibles dans un éloignement infini par rapport à notre époque. Toutefois, ceci revient à dire qu'il appartient à l'éloignement historique d'une autre histoire.

Le plus lointain est tout de même plus proche que l'ordinairement proche et prochain, admis que l'homme historique appartient solidièrement à l'Être et à sa vérité; admis que l'Être n'a jamais besoin d'abord de surpasser la proximité de l'étant; admis que l'Être est l'unique but, quoique non encore établi de la pensée essentielle; admis que semblable pensée est initiale et que dans l'autre commencement il lui faut précéder même l'imagination poétique.

Dans le texte suivant l'exposition et l'interprétation s'enchèvent de telle sorte qu'il n'apparaît pas en tout passage ni tout de suite de façon précise ce qui est emprunté aux mots de Nietzsche et ce qui y a été ajouté. Il ne faut sans doute pas seulement que toute interprétation emprunte la substance au texte nietzschéen, il faut aussi que, sans trop l'accentuer, elle puisse insensiblement y mettre de sa *propre* substance. Cet apport, comparé à ce que le profane tient pour le contenu non interprété du texte est cela même qu'il critique nécessairement comme insinuation arbitraire du commentateur.

La Volonté de puissance.

Ce que signifie « volonté », chacun le peut à tout instant éprouver devers soi : vouloir est un aspirer à quelque chose. Ce que « puissance » signifie, chacun le connaît par quotidienne